

Les coqs de leur voix stridente et glauque déchiraient les brumes précursseurs de l'aurore.

Le comte étant entré chez lui ferma à clé la porte du salon où son fils avait été exposé et eut un entretien secret avec sa femme.

Lorsqu'il sortit de l'appartement sa figure rayonna de satisfaction, il avait évidemment triomphé des scrupules de la comtesse.

Il vit qu'il n'avait pas de temps à perdre pour rencontrer à Montréal dans l'après-midi Cléophas, le père Sansfaçon et le petit Pito à qui il avait donné rendez-vous chez la mère Gigogne. Le seul train à destination de Montréal partait à sept heures du matin.

Le comte fit subir à sa toilette une métamorphose complète, car il lui importait de ne pas être reconnu en route par Caraquette.

En arrivant à la gare du chemin de fer, comme il devait attendre une dizaine de minutes, il entra dans l'Hôtel de Beau lieu pour s'accoter l'estomac avec une absinthe. Pendant qu'il s'essuyait la bouche après avoir pris son coup, il pâlit et parut décontenancé.

Dans la chambre voisine un individu à barbe rousse était assis dans une bergère et tirait une touche dans une vieille pipe cernée bourrée avec du bon tabac canadien.

Cet individu lançait sur lui sous ses sourcils fauves des regards à percer un madrier de six pouces.

Un seul homme au monde pouvait le fixer avec des regards aussi terribles. L'individu à barbe rousse était Caraquette.

—Oui, c'est moi, dit Caraquette en se levant et lançant sur son oncle des regards chargés d'éclairs. Je vous suivrai jusqu'en enfer, s'il le faut, pour vous empêcher de voler l'héritage des St Simon. Prenez garde à vous ! comte de Bouctouche, votre mauvais génie est attaché à vos pas.

—C'est trop, misérable, reprit le comte. Je vais vous châtier sur l'heure.

Bouctouche s'élança comme un tigre sur Caraquette. Celui-ci commença à sparrer et ossuya l'attaque avec sang froid.

—Pas de train dans ma maison, dit le propriétaire de l'hôtel en empoignant Bouctouche d'une main solide et en l'envoyant rouler sur le plancher de la barre.

Au moment où Bouctouche se relevait pour foncer de nouveau sur Caraquette, le conducteur du train entra dans la buvette et cria : *all aboard all aboard.*

Le comte prit son chapeau, courut de suite à la gare et monta dans le train. Pendant que le sifflet de la locomotive annonçait que le convoi était en mouvement, Caraquette passa sa tête dans une des fenêtres du char et cria : Je t'attends ici, Bouctouche. Sois sans inquiétude, je saurai bien ce que tu vas faire à Montréal.

VII

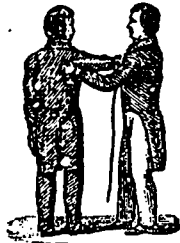
LE PACTE.

À deux heures de l'après-midi le même jour, le comte de Bouctouche était le premier au rendez-vous chez la Mère Gigogne. Cléophas et ses amis ne tardèrent pas à arriver.

Les \$100 furent comptés au père Sansfaçon et le gousset du petit Pite résonna du pocket money que lui avait donné le comte.

Cléophas n'avait pas une mise des plus propres. Comme il s'était engagé à suivre le comte dans des pérégrinations mystérieuses une tenue décente était de rigueur.

Le comte l'envoya chez un tailleur de la rue Notre-Dame qui prit sa mesure pour un *suit* neuf.



Il fut entendu entre le comte et Cléophas que le départ pour la campagne serait fixé à une date ultérieure.

Le comte savait que Caraquette l'attendait à St. Jérôme.

Le comte, Cléophas et le petit Pite prirent des chambres à l'hôtel Rasco, Rue St. Paul, en attendant le voyage.

(La suite au prochain numéro.)

LE VRAI CANARD.

MONTREAL, 1 MAI, 1880.

CONDITIONS :

L'abonnement pour un an est de 50 centins payable d'avance, pour 6 mois 25 cents.

Le Vrai Canard se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

20 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Editeurs. Greenbacks reçus au pair. Adresse :

H. BERTHELOT & Cie Boite 2144 P. O. Montréal.

AGENCE DE QUEBEC.

M. F. Bèland, marchand de Tabac et de Journaux, No. 264 rue St. Jean, est notre seul agent autorisé à Québec pour recevoir les abonnements ou les annonces.

Correspondance de Ladébauche.

Québec, 27 Avril 1880.

Mon cher Vrai Canard,

Dans ma dernière lettre je te donnais une partie de la conversation que j'ai eue avec M. Rhéaume, le président de la société St. Jean-Baptiste de Québec. Je vais couper court sur ce sujet parce que j'ai d'autres nouvelles importantes à te communiquer.

J'ai répété à M. Rhéaume que tous les Montréalais désirent que la grande démonstration réussisse et que je lui ai fait remarquer qu'il allait blaguer le public s'il

faisait passer la procession par les rues St. Paul et St. Pierre et la Côte de la montagne. La Côte de la Montagne est tellement raide que le déclin de la Montagne à Montréal est de la petite bière à côté. Allez donc grimper là nos chars allégoriques ! Ensuite il faudrait passer par les portes de la ville qui sont larges comme des trous de soucière. Si vous voulez dis-je à M. Rhéaume, que les Montréalais descendent avec des chars allégoriques un peu éhouettes vous ne ferez pas passer la procession par les portes. Tenez, pas de blague, deux chevaux de Larin, attelés de front, passent pas par la porte St. Jean. J'ai entendu dire à travers les branches que le lieutenant-gouverneur Robitaille allait se faire aller un peu croche en ouvrant au public les barrières de Spencer Wood oussu qu'il y a un bois presque aussi beau que le Parc Mont-Royal. Pour félor les canadiens des Etats-Unis, il doit, dit-on, placer plusieurs fontaines de claret dans le bocage. Ça, c'est une idée ! Mais ça va lui coûter cher s'il faut que tout un chacun se mouille l'alouette avec son vin. Le vin aujourd'hui ne s'achète pas avec des prunes ! J'aurais un conseil à donner à Robitaille, tandis que j'y suis. Comme les canadiens ne sont pas accoutumés aux vins de France qui coûtent si cher, il me semble qu'il aurait autant agotte de faire couler des fontaines de bon gros whiskey un dans un qui est notre liqueur nationale. Ça serait moins de dépense et ça ferait beaucoup plus de plaisir aux canadiens.

Après avoir plongé mes doigts une dernière fois dans la tabatière de M. Rhéaume, je l'ai quitté pour aller faire une visite à Spencer Wood que je n'avais pas vu depuis un an.

Il y a joliment de la vase dans les rues de Québec, j'en étais bourré des pieds à la tête. Chaque calèche qui passait dans les rues étroites me flaquait la boue à la figure et sur mon coat.

Comme j'arrivais à la porte de la cuisine il était sept heures ou dans les environs, car il y avait une bonne escoussou que l'Angelus était sonné. Il commençait à faire noir. J'entendais des grognements au fond de la cour, mais je ne pouvais rien distinguer. Je cognai trois ou quatre coups à la porte de la cuisine, et Marichette, la cuisinière, vint m'ouvrir. Elle me reconnut de suite et après m'avoir donné une poignée de main, elle me dit d'entrer sans faire du train. Je m'avançai dans la chambre sur la pointe de mes souliers de bou. La cuisine n'était éclairée que par une chandelle de suif qui brûlait dans un chandelier de fer blanc.

J'eus de la misère à me reconnaître dans l'appartement ; tout était changé.

Marichette était seule pour faire l'ordinaire.

Je lui dis : Qu'est-ce que ça veut dire ? Où est tout le monde ? Mon pauvre Ladébauche, me dit la cuisinière, tout est bien changé depuis ta dernière visite. Je suis la seule restée parmi les anciennes servan-

tes. Le bourgeois a clairé tout l'ancien monde. C'est plus la même chose qu'au temps de Luc. Imagine toi qu'il a chassé tous les bons, sans excepter ce bon moussieu Jos Hébert qui était ici du temps de Lord Monk. Je t'assure que notre bourgeois ne brûle pas la chandelle par les deux bouts. Je m'en nuie tant que je sais pas si je resterai moi-même ici bon longtemps. —Ahl ah ! j'aurais jamais cru ça de Tèlèspore. Il est si chiche que ça, moi qui espérais tirer une touche ce soir avec le bonhomme Hébert, qui était un si smart concierge.

—Tu dois avoir faim, Ladébauche. J'ai pas grand chose à t'offrir. J'ai des patates chaudes et des grillades de lard salé, de la graisse de rôti, et du jambon.

—Comment, tu n'as pas une tranche de tourquière à me passer ?

—Des tourquières, parle-moi-en plus ! On connaît plus ça dans la maison. Imagine-toi que le bourgeois s'est fourré dans la tête l'idée d'élever des cochons. On n'entend parler que de ça dans la maison. Il y a un parc dans lequel il y a au moins 300 cochons qu'il engraisse. Si tu voyais comme c'est bien arrangé dans la cour. On voit que ce sont de vrais cochons de mossieu ! Ça mange dans des beaux auges doublés en zinc.

—Mais pourquoi élever tant d'animaux ?

—Eh bédame ! c'est pour en faire une spéulation.

—Drôle d'idée d'avoir ces animaux là dans sa cour. C'est pas Delorme qui mettrait ça dans la sionne.

—Quo veux-tu ? c'est comme ça. On est condamné au régime de cochon à perpétuité. Nous en mangeons le matin, le midi et le soir, chez le bourgeois c'est toujours du cochon.

—Oui, comme chez Chapleau c'est toujours du veau.

Changement de propos, le jour de la grande St. Jean-Baptiste, si tu es encore ici, Marichette, je viendrai passer la journée avec toi et je t'amènerai voir la grande procession.

—C'est impossible, Ladébauche, ce jour-là sera le plus triste de ma vie. Je passerai tout le temps à la maison. Je serai comme une queue de veau. Le bourgeois se propose de recevoir du monde en masse.

—C'est dommage, ma vieille, on aurait bien du fun. Dans tous les cas, tu me garderas une chambre dans le département des domestiques.

Je pris congé de mon amie et j'allai ensuite faire visite aux ministres. Cette visite fera du sujet de ma prochaine lettre :

Tout à toi,

LADEBAUCHE

CONSPIRATION CONTRE LE GOUVERNEMENT CHAPLEAU.

Le public de Montréal a été plongé hier dans le plus vif émoi en apprenant que les Rouges ourdissaient un complot pour renverser le gouvernement Chapleau. D'après des renseignements que